

Essais étrangers

Number 40, June–July–August 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19816ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1990). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (40), 50–63.

LA PETITE SŒUR DE BALZAC

Christine Planté
Seuil, 1989 ; 34,95 \$

La petite sœur de Balzac, comme la sœur de Shakespeare imaginée par Virginia Woolf dans *Une chambre à soi*, avait un talent littéraire au moins égal à celui de son frère. C'est pourtant l'œuvre de l'aîné qui connut le succès et la consécration. Tandis que Laure Balzac, trop occupée à assumer son destin de femme, s'est vue reléguée au rôle obscur de conseillère du grand « visionnaire passionné » (Baudelaire).

C'est pour donner une voix posthume à ces femmes aux talents méconnus ou étouffés par leur époque, et pour ainsi écrire de nouvelles pages de l'histoire littéraire du XIX^e siècle, que Christine Planté est partie à la découverte de leurs écrits. Car ces travailleuses de l'ombre ont heureusement laissé des traces de leur génie à travers des correspondances, des journaux intimes, des livres destinés aux enfants ou des manuels d'éducation féminine, que l'auteure examine avec attention. Elle utilise une grille d'analyse féministe qui tient compte des critères sociaux, moraux et politiques en vigueur à l'époque et qui sont indissociables de toute démarche artistique.

Poursuivant son étude, l'auteure s'interroge sur les problèmes inhérents à la création de quelques femmes qui accédèrent, envers et contre tous, au statut d'écrivain. Que voulaient écrire ces bas-bleus qui avaient nom Louise Colet, George Sand ou Marceline Desbordes-Valmore, comment et pourquoi ? Mais surtout, et nous atteignons ici la partie essentielle de l'essai, qui curieusement consacre la majorité de ses pages à des paroles d'hommes, comment ces femmes étaient-elles perçues par les mâles contemporains ? Dénuées d'esprits, incapables de réfléchir et de nommer, celles qui s'adonnaient à la lit-

térature ou à la philosophie étaient immédiatement classées par les biologistes et les médecins parmi les cas pathologiques. Critiques et journalistes firent grand cas de ces monstres à plume, comme en témoignent les centaines de commentaires virulents qui nous sont proposés.

Il va sans dire que la lecture de certains de ces passages demande un bon effort de distanciation. Ou le sens de l'humour, c'est selon. L'ouvrage de Christine Planté offre des preuves accablantes tout en nous rassurant sur notre époque. À moins que quelqu'un ne s'avise de la scruter pareillement...

Dominique Paupardin

JANE BOWLES, UNE FEMME ACCOMPAGNÉE

Millicent Dillon
Deux temps Tierce, 1989 ; 39,95 \$

Avant d'être coupée du monde par la cécité et de se retirer définitivement dans l'univers imaginaire de la folie, Jane Bowles, pour qui écrire semblait être une hantise et un terrible fardeau, a réussi à s'imposer comme l'une des grandes auteures modernes de fiction et



que le lecteur se sent vite lassé par l'enchevêtrement des lieux et des personnages. Vie théâtrale, que la biographe divise en trois périodes : 1917-1947, qui marque l'enfance d'une juive américaine de la classe moyenne, la jeunesse bohème et volage en quête d'exotisme, le mariage avec Paul — ils ne vivaient ni ne couchaient ensemble ; disons qu'il était son mentor —, la rédaction du roman qui devait lui apporter la consécration ; 1948-1958, c'est la grande aventure, les voyages à l'étranger, la vie à Tanger et son amour obsessionnel pour une servante marocaine diabolique qui la tiendra sous son joug jusqu'à la fin ; 1959-1973, toujours les amis, les amours et finalement les honneurs jusqu'à ce que la folie accapare tout l'espace avant la déchéance finale. Et omniprésente, tel un leitmotiv, la difficulté qu'éprouvera Jane à s'occuper toute seule de sa santé, de son bonheur et de son travail littéraire.

En somme, un livre triste. Et un destin bien pathétique pour celle dont les thèmes les plus chers étaient le péché, certes, mais aussi la sensualité, le salut et l'espoir.

Dominique Paupardin

LA SCIENCE EN ACTION

Bruno Latour
La Découverte, 1989 ; 44,95 \$

La sociologie de la science a changé son fusil d'épaule depuis une quinzaine d'années : elle se consacre à la science qui se fait. On n'étudie plus les corpus de savoir, mais les controverses. Bruno Latour présente ici une synthèse des recherches effectuées dans cette perspective des deux côtés de la Manche et de l'Atlantique. Voilà, pour ceux qui n'auraient pas suivi ces travaux, une bonne façon de prendre le train en marche, puisque Latour dégage des concepts, des principes généraux à partir de nombreuses études de cas, le tout assorti de nombreux exemples. Il s'agit en fait d'une des premières synthèses en la matière, ce qui intéressera tout autant les spécialistes que les néophytes.

Cela grâce au seul roman qu'elle eut la force morale et physique de terminer : *Deux dames sérieuses* (Bourgeois 10/18, 1986). Sa vie d'écrivaine excentrique en proie à toutes les passions, abusant du sexe, de l'alcool et des sédatifs mais constamment à la recherche de nouvelles possibilités romanesques, Millicent Dillon la retrace dans *Jane Bowles Une femme accompagnée* (tr. Michelle Causse). L'effort est louable : l'histoire littéraire s'enrichira de connaître mieux la vie de cette écrivaine importante qui fut aussi l'épouse de l'écrivain américain expatrié Paul Bowles. Malheureusement l'existence de la dame est ponctuée de tant de voyages, d'aller retour, de déménagements, et de fluctuations émotives dont la succession à ses côtés d'innombrables amis et amantes donnent une idée (d'où le titre du livre, je suppose),

ce qui s'en dégage ? Le sort des controverses ne dépend pas de la vérité de la réalité ; au contraire, la vérité émerge par

consensus à la suite des controverses. Dans cette mesure, il faut éviter de ne scruter que les échecs scientifiques pour y traquer l'égarément, ou l'idéologie dominante; symétriquement, il faut analyser au même titre les succès et les grandes découvertes.

Entre les lignes et dans les bas de pages, on retrouve la controverse, cette fois entre les représentants anglo-saxons et francophones de la sociologie des sciences. Cela passionnera les spécialistes et fera sourire les autres. Latour, comme ses compatriotes, insiste beaucoup sur la rhétorique scientifique et adopte une définition très large des acteurs dans la fabrication de la vérité scientifique, y comptant même les choses.

Parlant de controverse, monsieur Latour, de l'École des Mines de Paris, publie d'abord en anglais. Ce livre est une traduction, révisée par l'auteur.

Andrée Fortin

LE MONDE D'ANTONIN ARTAUD

Kenneth White
Complexe, 1989; 15,95 \$

Kenneth White nous présente d'abord Antonin Artaud tel que Paris le récupéra un certain 26 mai 1946, *tôt le matin*, débarquant du train de nuit de Rodez, après neuf ans passés dans divers asiles psychiatriques.

Artaud de retour parmi les siens pour mourir est au bout de son rouleau; mais pas au bout de ses peines, puisqu'il lui reste encore à se produire devant neuf cents personnes au Vieux Colombier.

Malgré ce début presque cinématographique, il faut savoir que l'Antonin Artaud de White n'est pas du tout biographique (encore moins anecdotique); Kenneth White, le poète, s'en tient à l'œuvre elle-même: à cette « poésie de haut vol » (André Breton), qui voulait à tout prix « découvrir d'autres possibilités d'être » (p. 50). (Pas moins de 263 citations répertoriées et des dizaines d'autres qui ne le sont pas constituent en effet la plus grande partie de ce texte passionnant de 170 pages.)

Pas question pour White d'agiter une fois de plus l'épouvantail du Momo: « Je tiens à ce qu'on voit Artaud, dès le départ, comme une force

(...) comme un homme engagé dans une révision générale des concepts et des valeurs, et non pas comme une quelconque *anomalie...* » (p. 26)

Comme Artaud, White n'aime pas la *Littérature*; il croit d'ailleurs que la vraie poésie ne peut s'épanouir qu'en marge du métier des lettres, tel qu'il se pratique encore aujourd'hui. Dès son premier livre publié en France (*En toute candeur*, Mercure de France, 1964), White, qui allait choisir au début des années soixante de vivre, d'écrire et d'enseigner partout ailleurs que dans son Écosse natale, l'avait compris: « Notre chemin présentement devrait aller de la littérature à la poésie, de la civilisation à la culture, de la société à la vie ». (*En toute candeur*, p. 64)

En somme, le genre de périples dont rêvait Artaud, « le chaman sans tribu » (p. 85); Artaud, rejoint sur la piste du logos par la maladie et la mort, le 4 mars 1948, à Ivry, près de Paris.

François Mailhot

LES DÉBUTS D'UN ÉCRIVAIN Eudora Welty Flammarion, 1989; 24,95 \$

Tout commence pour Eudora Welty par une découverte, simple en apparence, mais qui met en balance le sens de toute une vie: « Ma joie avait partie avec le fait d'écrire. » Cette découverte va de pair avec une autre: Eudora Welty nous rap-



pelle qu'à la base de toute vocation d'écrivain il y a le « besoin de retenir la vie fugitive dans des mots ». Et elle ajoute, comme pour donner la mesure de la certitude qu'elle était née pour écrire: « Je le ressentais [ce besoin] suffisamment pour qu'il me dure jusqu'à la mort. »

Encore faut-il le nourrir ce besoin, puis le canaliser pour qu'il devienne œuvre écrite. Il faut d'abord *écouter*, dit Eudora Welty. Pendant toute sa petite enfance, elle écoute les récits que lui lit inlassablement sa mère; elle écoute aussi, avec non moins de délice, ceux de la couturière, plus proches du potinage, chronique vraie de sa ville natale de Jackson. Mais plus encore, *écouter* cela veut dire détecter les sous-entendus, comprendre qu'une parole peut en cacher une autre, s'initier en somme à la complexité des relations humaines. Il faut aussi *apprendre à voir*. Combien lui

a été précieuse à cet égard son activité de journaliste photographe. Capturer un instant sur un cliché était la préfiguration, l'image de la capture, dans des mots cette fois, d'un moment fugitif de la vie. « Il faut être prêt », dit-elle. Enfin, il faut *trouver sa voix*. C'est en mettant au monde des personnages qu'elle tirait de son gisement personnel d'expériences et d'émotions (d'où l'importance de la mémoire pour elle) qu'Eudora Welty trouve la sienne. Après il faut travailler, encore travailler, malgré les difficultés. L'écrivain, le véritable écrivain (comme le véritable artiste), une fois qu'il a commencé à produire, est soutenu par « l'amour de son art et l'amour du don de son art, le désir d'en donner jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus ».

Comment suis-je devenue écrivaine? semble s'être demandé Eudora Welty. Autant, dans le détail, la réponse qu'elle donne ne peut valoir que pour elle-même, autant, d'un point de vue général, elle parle pour tous les écrivains quels qu'ils soient et d'où qu'ils soient. Le titre de son livre est révélateur: elle relate non pas *ses* débuts mais *les* débuts d'un écrivain. « Écouter », « Apprendre à voir », « Trouver sa voix »: tels sont les titres des parties de son livre. Peut-on imaginer meilleurs conseils pour les écrivains en herbe? Peut-on imaginer plus simple et plus profond?

Jacques Martineau

LA SOURIS VERTE

ROBERT SABATIER

La souris verte, c'est un roman d'amour fou en temps de guerre, dans le Paris de l'Occupation, un amour interdit par l'histoire, celui de Marc et Maria.

Comme dans ses *Allumettes suédoises*, Robert Sabatier évoque avec une grande intensité la vie quotidienne, les êtres, les objets, les coutumes, le climat particulier d'une époque.

**ÉDITIONS
ALBIN MICHEL**

21,95 \$

ROBERT SABATIER
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

LA SOURIS VERTE

ROMAN



ALBIN MICHEL

ENTRE DEUX CENSURES

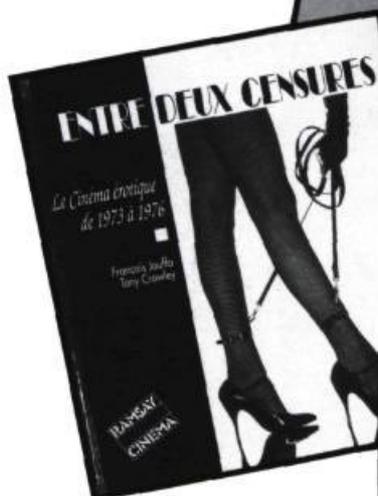
**François Jouffa
et Tony Crawley
Ramsay, 1989 ; 65,00 \$**

Les auteurs, journalistes spécialisés dans les domaines de la chanson, du rock et du cinéma, retracent l'histoire de la période, très courte, de 1973 à 1976, baptisée « l'âge d'or du cinéma érotique » français. Période marquée d'un accroissement spectaculaire de la production de films érotiques mais aussi, et surtout, de leur diffusion massive en salles commerciales, à Paris et en province. Ils nous rappellent, par exemple, que le film *Emmanuelle* a tenu l'affiche pendant 552 semaines aux Champs-Élysées, et qu'il a été vu par 3 268 874 spectateurs ; tandis que les fans de Sylvia Kristel sont, ici et là dans le monde, au nombre de 70 millions.

On peut qualifier, dans son ensemble, cette production cinématographique d'exhibitionniste et de provocatrice, ses artisans œuvrant dans un esprit post-soixante-huitard. « Pour que cela pète, pour que cela change. Pour rigoler aussi. » Rigolade de courte durée : on décida de casser le mouvement. Une nouvelle loi fut votée. Les films cotés X se virent confinés à certaines salles, le support financier que l'État octroyait aux producteurs, supprimé, et une surtaxe imposée. Ostracisme qui n'est pas sans rappeler celui dont fut victime la musique rock.

Même le *soft Emmanuelle II* eut droit à la cote X, « alors qu'on comptait autant de spectateurs pour *Emmanuelle I* à Paris que d'habitants dans la capitale ».

Jouffa et Crawley nous présentent une centaine de films. Le tout agrémenté d'entrevues de comédiens, de réalisateurs ; on cite les bourdes des politiciens, les perles de la presse ; on a droit à des statistiques autant qu'à des anecdotes.



C'est *jouissif* à lire, tant la censure en ressort écorchée, ainsi écartelée entre le ridicule et l'arbitraire ! Plus de 270 photos illustrent cet ouvrage, dont on doit noter l'excellent rapport qualité/prix.

Un document exceptionnel avec, en prime, des archives coquines !

Alain Lessard

**LE SAVANT
ET LE POPULAIRE**
**Claude Grignon
et Jean-Claude Passeron**
Gallimard/Le Seuil, 1989 ;
41,95 \$

Les anthropologues répètent depuis longtemps que les mondes humains sont multiples et que toute analyse de la réalité qui sous-estime cette variabilité est faussée à la base. Si les autres disciplines étaient prêtes à leur accorder ce point lorsqu'il s'agissait des populations *ethnologiques*, elles mirent longtemps à admettre que cela valait aussi pour les sociétés *développées*.

Peut-être cette résistance est-elle en train de changer. Le livre de Grignon et Passeron en est sans doute le signe, qui place en son principe que les classes populaires ont des pratiques culturelles propres. En ce sens, la culture qui marque

chacune de nos sociétés n'est pas aussi unique que le font croire les groupes qui la formulent. La comparaison avec la situation anthropologique est évidente.

Ce travail est donc un bel exemple des modifications récentes en sociologie de la culture. Les auteurs tiennent à s'opposer au populisme, qui veut que la culture populaire soit entièrement auto-déterminée et auto-suffisante, négligeant ainsi la relation de *domination* qui marque le rapport entre classes. Parallèlement, ils repoussent le misérabilisme (ou ethnocentrisme de la classe dominante) qui ne voit dans les comportements culturels des classes populaires que l'ersatz ridicule et frelaté de la *Culture*, à laquelle « ces gens-là » n'ont, de toute évidence, pas accès.

Ces deux rejets forment le leitmotiv du livre, qui en ex-

plore en détail les conséquences politiques, méthodologiques et épistémologiques. Les solutions positives, cependant, sont plus difficilement perceptibles. Ce travail fait donc une analyse rétrospective et critique qui suggère sans démontrer fermement. Cela devient parfois agaçant.

Le texte ressemble fort à la retranscription des cours dispensés par les auteurs en 1982. Il a la circularité et la répétitivité qui sont la marque de l'oralité. J'ai tendance à croire que cette forme passe difficilement le seuil de l'écrit, bien qu'elle permette une vivacité et un humour auquel les émules de Bourdieu ne nous avaient guère habitués. La question qu'ils posent, cependant, à défaut de recevoir une réponse, demeure importante : s'il est vrai que les classes populaires ont des pratiques culturelles particulières, quelle influence de leur situation de domination peut-on y discerner ? Sa réponse permettra de mieux cerner la place de la domination symbolique dans la reproduction sociale.

Pierre-André Tremblay

LIGNES D'HORIZON
Jacques Attali
Fayard, 1990 ; 22,00 \$

Les prophètes de malheur s'étaient trompés : la croissance reprend de plus belle, les profits dégagés par les innovations technologiques sont importants, et la démocratie conquiert d'immenses espaces, tant en Europe de l'Est qu'en Amérique du Sud. Jacques Attali nous propose une grille de lecture pour interpréter cette « accélération » de l'histoire. En fait, il répète avec talent ce qu'il a toujours énoncé, à la suite et à l'instar de ses maîtres à penser : Levi-Strauss, Braudel, Dumézil, Prigogine, Serres, Wallerstein, Stourdzé et surtout René Girard. L'histoire des hommes ne serait qu'une longue suite d'efforts pour contrôler et mettre en ordre la violence, par le sacré, par la force ou par l'argent. Pour qui a lu l'œuvre passée d'Attali, ce petit livre n'apporte guère de nouveau, sauf peut-être ce retour en santé de la grande Europe, désormais en compétition avec l'espace nippon-américain pour devenir le cœur du nouveau monde.

Je suis cependant resté sur ma faim. Jacques Attali se fait trop mondialiste et joue mieux avec les rapports inter-sociaux qu'avec les rapports sociaux eux-mêmes : une négligence sociologique de taille qui pourrait nuire à notre intelligence des mouvements de l'histoire. Je me méfie toujours des constructions trop bien faites de ce *planétarisme-là*. Sans doute pressé d'écrire et de publier, Attali accumule les affirmations, sinon les informations, d'un ton péremptoire et parfois désinvolte. La fréquentation rapprochée des hauts sanctuaires du pouvoir donne sans doute quelque vertige à notre conseiller-philosophe. On a le goût de lui pardonner parce qu'il a déjà donné... et qu'il n'a pas tout à fait tort d'avoir raison. Le livre de Jacques Attali aura le succès qu'il mérite : celui de la facilité. Attendons le suivant.

Jean Carette

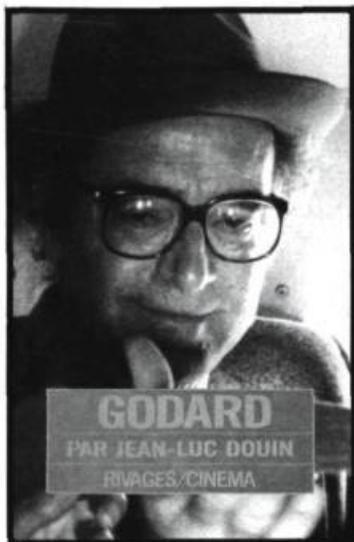
GODARD

Jean-Luc Douin
Rivages/Cinéma, 1989 ;
15,95 \$

Voici le quatrième livre consacré au cinéaste Jean-Luc Godard à paraître en moins d'un an, sans compter les rééditions. Les textes *sur* Godard sont devenus plus courants que ses propres films : phénomène symptomatique puisqu'il s'agit d'un créateur à interprétations multiples...

Ce livre de Jean-Luc Douin offre la présentation la plus actuelle de l'univers godardien. La première moitié trace un portrait anecdotique, fait d'une suite de témoignages juxtaposés qui donnent une biographie approximative de l'homme. Malheureusement, la source des citations manque trop souvent. Suit un collage de citations de Godard lui-même où l'ironie se mélange à la lucidité, manifestant un sens habile de la formule percutante. Pour Godard, le cinéaste doit créer des œuvres d'art, et non des produits de consommation. Il précisera d'ailleurs ne pas faire des films, mais bien « faire du cinéma ».

La deuxième moitié du livre présente une filmographie critique et commentée — Godard tourne environ deux films par an depuis 1959 (*À bout de souffle*) — qui nous fait décou-



vrir de nombreux courts métrages jamais présentés ici.

Une excellente introduction aux films déroutants du plus célèbre des cinéastes français.

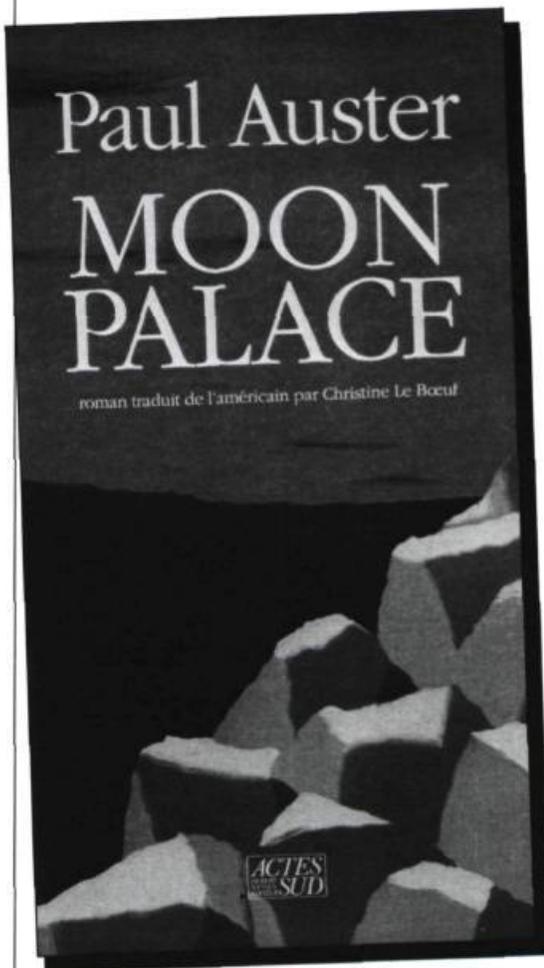
Yves Laberge

PANÉGYRIQUE

Guy Debord
Gérard Lebovici, 1989 ;
24,00 \$

Savoir qui est (a été) Guy Debord ajoute-t-il un charme supplémentaire à cet étrange petit livre? Émerveillé par le style de l'écrivain, le lecteur est d'abord tenté de répondre que non. Il s'agit après tout de Mémoires, du tome premier des Mémoires d'un personnage qui a décidé de nous dire « aussi froidement que possible » (p. 12), ce qu'il a fait de sa vie. On se dit donc qu'en lisant, il nous sera donné de savoir tout ce qu'il y a à savoir concernant cet homme né en 1931 à Paris. Cet écrivain de 59 ans qui manie avec tant de bonheur les citations, « utiles en période d'ignorance » (p. 17), précise-t-il. Son livre en renferme d'ailleurs un choix assez vaste, et fait scrupuleusement : Clausewitz, Sterne, Li Po, Lacenaire, Thucydide, Tocqueville, Gracian, Lautréamont et beaucoup d'autres, qui l'aident, comme il se doit, à mener à terme son entreprise.

En nous décrivant sa méthode, l'auteur en question, nous en révèle plus sur lui-même que ne saurait le faire un gros livre rempli de confidences : « Je dirai ce que j'ai aimé ; et tout le reste, à cette lumière, se montrera et se fera bien suffisamment comprendre » (p. 13). Ce qu'il a aimé : *plusieurs bons livres* et sa *folie singulière*, qu'il a dû aimer ▶



AUSTER

nous

embarque

dès les

premiers

mots

pour une

croisière

des MILLE

et UNE

NUITS,

en compagnie

de

personnages

inoubliables

et dans

des paysages

fantastiques!

les éditions françaises inc.

1411, rue Ampère, C.P. 395

Boucherville (Québec)

J4B 5W2

(514) 641-0514

871-0111

1-800-361-9635

(514) 641-4893

UN

ÉVÈNEMENT

LITTÉRAIRE

par-dessus tout pour rester en vie, parfois, dans ce Paris qu'il a aimé aussi, et où il est revenu malgré les saccages...

Insouciant, paresseux, sans ambition, ivrogne : « quoique ayant beaucoup lu, j'ai bu davantage » (p. 44). Quant à l'écriture, il estime « qu'elle doit rester rare, puisque avant de trouver l'excellent il faut avoir bu longtemps » (p. 47). Précepte qu'il met ici même en pratique, chacune des peu nombreuses phrases de ce très petit livre (à peine 80 pages) ayant longuement (on le devine) attendu que l'écrivain passe à l'acte.

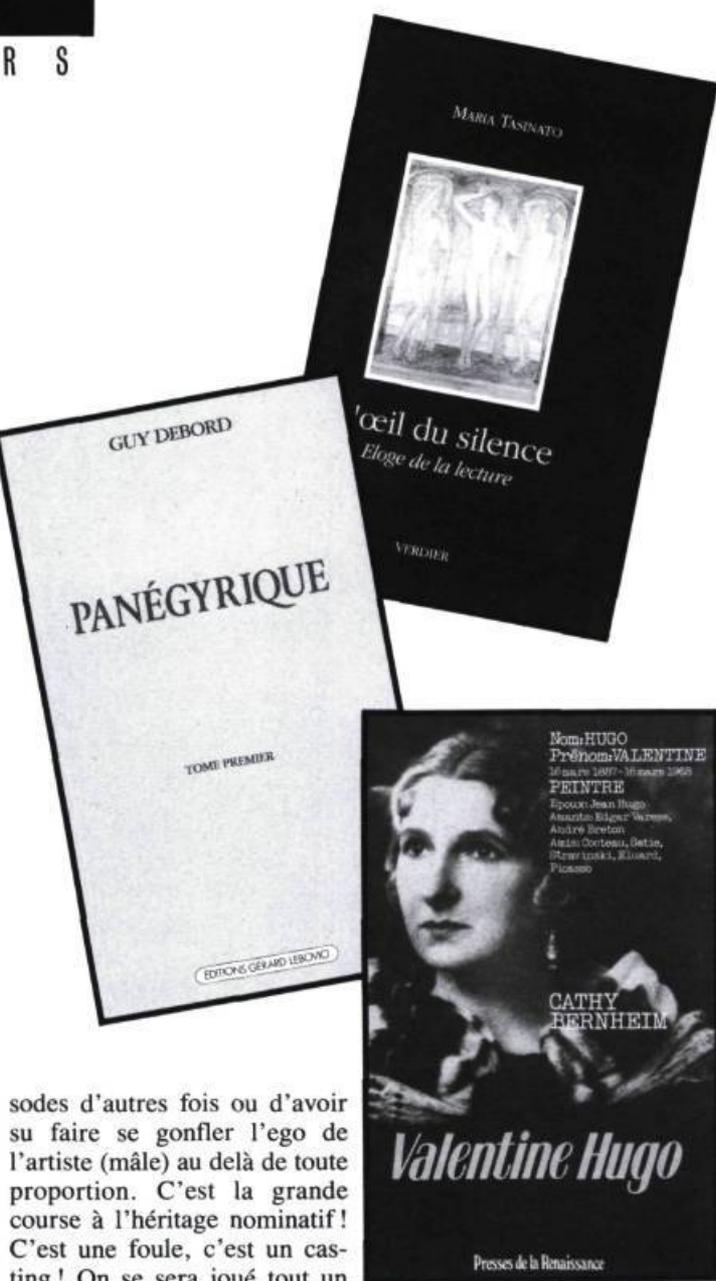
Le résultat, je dois l'avouer, est fascinant et édifiant à la fois : un homme, qui toute sa vie n'a pas cessé d'être torturé par la monstruosité du monde, nous tend fraternellement un minuscule *miroir de vérité* (Saint-Simon), où défile en paroles et en actes ce qu'il aura été pour son époque et pour nous, maintenant, lecteurs émus et encore (le lendemain) sous le charme d'une rencontre si peu banale.

Pour ceux que cela intéresserait, il est peut-être utile de préciser que Guy Debord, auteur de *La société du spectacle* (Lebovici, 1971), a été, dans les glorieuses années 60, l'animateur principal sinon l'âme dirigeante de l'Internationale situationniste, un groupe d'avant-garde qui dénonça sévèrement en son temps, le règne (aujourd'hui confirmé !) de la marchandise.

François Mailhot

VALENTINE HUGO
Cathy Bernheim
Presses de la Renaissance,
1990 ; 23,95 \$

On n'en finit plus de faire l'inventaire des *personnages* qui ont hanté ce siècle, qui jouèrent ici les figurants, là les secrétaires. Les femmes-égéries réclament d'avoir tenu le pinceau quelquefois, soufflé les épi-



sodes d'autres fois ou d'avoir su faire se gonfler l'ego de l'artiste (mâle) au delà de toute proportion. C'est la grande course à l'héritage nominatif ! C'est une foule, c'est un casting ! On se sera joué tout un cinéma...

Valentine Hugo, pour peu, on l'oubliait ! Elle jouait les utilités ! Née Gross, elle emprunte, l'instant d'un mariage, le patronyme imposant de Hugo et se tape ensuite tous les cartons de la modernité. Un adage la résume : « Un compromis entre les choses de l'âme, du rêve, et la science, c'est merveilleux d'imbécillité. » (Gustave Moreau). Elle n'en sera pas moins la maîtresse d'Edgar Varèse et d'André Breton, la consolatrice d'Éluard et membre perpétuelle de la cour à Picasso. On l'imagine se dévouant et se dévoyant à leurs fêtes nécessaires. Le surréalisme, auquel elle donna le bras (et la jambe, alouette !), tient là d'un réalisme canin posé sur un piédestal. Madame était une porte ouverte sur la mondanité !

Elle mourra le nez dans sa tasse de thé, expropriée, et son œuvre dispersée, jetée à la dé-

charge par des mains impatientes. C'est l'histoire tristounette d'une jeune fille qui dansa avec des ogres...

Jean Lefebvre

L'ŒIL DU SILENCE
Maria Tasinato
Verdier, 1989 ; 26,95 \$

Il vous faudra entreprendre la lecture de *L'œil du silence* avec la plus extrême attention, sans cela vous risqueriez, au sens propre, d'y perdre votre latin et même votre grec ! Toute progression dans cette aimable jungle de mots savants devra s'effectuer à l'aide des nombreuses notes et traductions disposées en bas de page pour le réconfort du lecteur.

Petit livre d'érudition donc, dont le charme indéniable paraît reposer sur l'organisation de sa propre *inutilité* ; état bien

rafraîchissant (l'inutilité) si l'on pense un instant à l'*utilitarisme* désolant et forcené qui ravage notre planète. Le lecteur, sans doute, ne manquera pas de songer à ces Byzantins du meilleur monde (théologique) qui débattaient à satiété et avec force détails du nombre d'anges susceptibles de se tenir debout sur la tête d'une épingle.

S'il reste malaisé de saisir le propos d'ensemble de l'auteur, en revanche une lecture par le menu vous conduira à d'intéressantes rencontres : saint Augustin, saint Ambroise, etc. Évagre le pontique, remarquable démonologue du monachisme égyptien vous en apprendra long sur les mauvaises manières de certaines créatures diaboliques. Dans les dernières longueurs, Friedrich Nietzsche fera une apparition remarquée quoique grandement énigmatique. Il serait cependant injuste de passer sous silence la traduction de l'italien au français (de Jean-Paul Manganaro et Camille Dumoulié) qui parvient à nous révéler la mystérieuse identité du héros de *L'œil du silence* : le texte lui-même.

Patrice Remia

MÉDECINS ET ASSASSINS À LA BELLE ÉPOQUE
Pierre Damon
Seuil, 1989 ; 33,95 \$

Les hommes sont-ils conditionnés dès leur enfance par une morphologie particulière qui en ferait inévitablement des criminels ? Ces oreilles *en porte de grange* et ce nez d'aigle, ou encore cette jambe plus courte que l'autre, font-ils de moi un criminel qui s'ignore ? Cette question nous paraît absurde aujourd'hui, mais des hommes se la sont posée à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

Sous la férule de quelques brillants chercheurs, dont les médecins Lombroso et Lacasagne, les aliénistes Ballet et Mottet, le juriste Ferri, un handicap ou une déformation du corps devenaient des « stigmates ataviques » de penchants criminels. Hommes, femmes et enfants ainsi affectés étaient dès lors, bien involontairement, marqués du sceau de leur « criminalité génétique ».

Ce positivisme médico-légal, qui n'a rien à envier aux

Pierre Darmon

Médecins et assassins à la Belle Époque



recherches raciales des Nazis, refusait toute approche sociale du crime. La « liberté de notre choix » dont parlait Bossuet n'a plus cours puisque la plupart des assassins commettent leurs crimes « sous l'empire de la fatalité » (p. 138).

Histoire pénible que nous raconte Pierre Damon dans un livre profondément humain. Si nous sommes abasourdis par l'arrogance des positivistes de naguère, n'oublions pas que ceux d'aujourd'hui règnent en maîtres incontestés de nos sociétés et de nos vies.

Jean-François Thibault



RENÉ CHAR OU LE MYSTÈRE PARTAGÉ Jean Voelmy Champs Vallon, 1989 ; 24,95 \$

Dès l'avant-propos, à la première ligne, l'auteur, grâce à un mot de René Char lui-même, prend soin de nous alerter sur les limites de son entreprise : « un phénomène (le poème) qui n'a d'autre raison que d'être ».

Jean Voelmy se propose tout de même de nous faire « parta-

ger le mystère » de l'œuvre ; ce faisant il se livre à une « explication de texte » souvent coupée de citations qui ça et là entraînent un certain effet de lassitude. Malgré cela le lecteur intrépide pourra s'initier au « projet » du poète ainsi qu'aux données biographiques utiles à situer l'œuvre dans son espace historique. Toutefois le livre comporte une absence, sinon une lacune, celle de Heidegger et de ses rencontres avec Char, la première remontant à 1955.

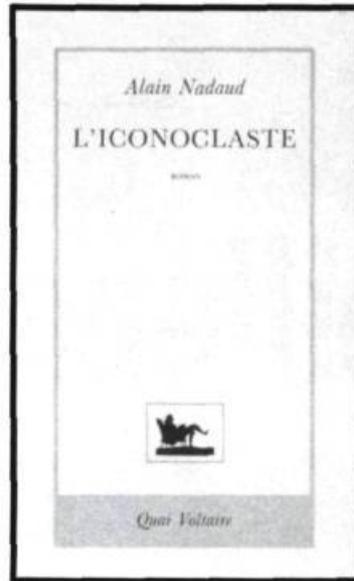
J'ai pour ma part le sentiment que leur amitié avait quelque chose d'inévitable, de prédestiné tant l'exigence d'Heidegger d'un dire fondateur — « c'est la poésie qui commence à rendre possible le langage » (Heidegger) — ne pouvait manquer de rencontrer la forte « raison d'être » (raison de l'être ?) du poète.

La poésie véritable — il faut souligner sa rareté — est, en tant que « nomination fondamentale de l'être et essence de toute chose » (Heidegger), la voie étroite et rigoureuse sur laquelle, tout au long de l'histoire, se sont engagés, au péril de leur vie, des hommes de la stature de René Char — « et pourquoi des poètes en temps de détresse ? » (Holderlin).

Patrice Remia

L'ICONOCLASTE Alain Nadaud Quai Voltaire, 1989 ; 29,95 \$

Bien avant les guides Michelin, il y eut les Baedeker, du nom du libraire érudit allemand qui les rédigea et les publia vers la fin du XIX^e siècle. L'accueil inattendu que leur réserva un public conquis par l'abondance et la grande précision de leurs informations incita leur auteur à concevoir un guide d'une facture fort particulière : chaque brève description géographique ou touristique était suivie d'une illustration et de commentaires soigneusement puisés à même les sources écrites concernant une époque importante de l'histoire du site décrit. Malheureusement, en 1859, Karl Baedeker mourut, et l'on perdit toute trace du manuscrit. Alain Nadaud le retrouvait il y a quelques années ; après l'avoir compulsé, il se décida à le traduire, à le compléter et à le publier.



Le guide était consacré à Constantinople, l'ancienne Byzance et l'actuelle Istanbul, qui fut la capitale de l'empire d'Orient et le siège, aux VIII^e et IX^e siècles, de la fameuse « guerre des images » au déroulement de laquelle nous assistons par l'entremise de documents écrits par plusieurs témoins tant iconoclastes qu'iconophiles et qui vont du savant traité théologique à cette savoureuse pièce d'anthologie que constitue la confession d'un adolescent qui, grâce à une aventure sexuelle avec une jeune et belle religieuse, en arrivera à comprendre les attitudes et les postures des saintes martyres représentées sur les icônes. D'un texte à l'autre se développe une réflexion d'une rare profondeur sur l'image (et par conséquent sur le signe et sur l'écriture) ; moyen pédagogique privilégié dans une société analphabète pour les uns, l'image n'est, pour d'autres, qu'illusion et succédanés diabo-

liques qui engendrent la concupiscence et qui empêchent l'éclosion de l'esprit scientifique : débat on ne peut plus actuel.

Fait important, car il ressortit à la littérature, ce livre, qui aurait pu être d'un mortel ennui, se transforme en un roman envoûtant, sous les plumes conjuguées de Baedeker et de Nadaud.

Maurice Pouliot

AU NOM DE L'ART Thierry de Duve Minuit, 1989 ; 17,95 \$

Sous-titré *Pour une archéologie de la modernité* et dédié in memoriam à Michel Foucault, le livre de Thierry de Duve fouille les alentours de Marcel Duchamp et de sa fameuse pissotière rebaptisée *Fontaine* l'année de la Révolution russe (1917).

Le petit livre (144 pages) dresse une sorte d'inventaire (en remontant jusqu'à Kant et plus loin) des pistes théoriques s'offrant aujourd'hui à l'amateur sur-cultivé qui aurait envie de mettre de l'ordre dans ses jugements esthétiques sur la modernité.

Un vrai livre de professionnel, en somme ; un livre sur l'aliénation de l'art par l'art ; un livre où l'Idée envahit la toile laissée vierge par l'artiste.

Un livre pas toujours facile à déchiffrer, où les couches successives de sens et de non-sens finissent par ressembler à quelque chose d'indéterminé. Un tableau très d'avant-garde, en somme.

François Mailhot



« L'IMPRIMEUR »

**LES ATELIERS GRAPHIQUES
MARC VEILLEUX INC.**

**LES MAITRES
DU COURT TIRAGE**

Impression de tout genre,
de vos livres,
périodiques
et brochures

de qualité soignée.

203, Chemin des Pionniers
CAP-SAINT-IGNACE
(QC) G0R 1H0
Tél.: (418) 246-5666
Télécopieur: (418) 246-5564

Bureau de Montréal
tél.: (514) 848-9766

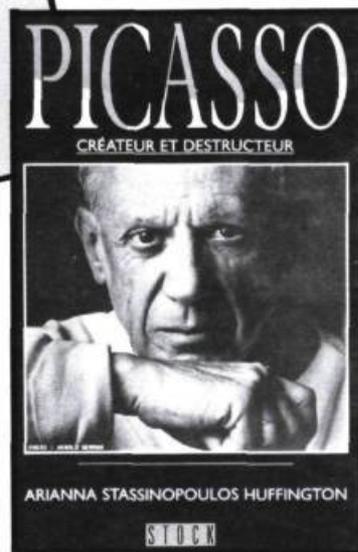
L'HOMME MÉDIÉVAL
 sous la direction de
Jacques Le Goff
 Seuil, 1989 ; 57,95 \$

Un millénaire humain peut-il être rejeté du revers de la main au nom de l'équation médiéval = moyenâgeux = débile ? S'il y a encore des crétins qui le pensent, laissons-les à leur ignorance crasse. Et regardons le beau livre que l'éminent médiéviste Jacques Le Goff a édité pour nous.

En plus d'un texte de présentation dû à Le Goff lui-même, ce recueil rassemble dix courts essais écrits par dix des plus grands spécialistes actuels du Moyen Âge. Des Français : Jacques Rossiaud, Christiane Klapisch-Zuber et André Vauchez. Cinq Italiens et un Russe. Un Polonais, Bronislaw Geremek, disciple de Braudel (par ailleurs, membre influent de Solidarnosc).

Il faudrait avoir un ouvrage de ce type pour chacune des grandes périodes de l'histoire. Au spécialiste, il offre la synthèse, au lecteur profane, des pistes et un choix de thèmes à approfondir. L'approche est originale : dix textes, dix *profils* qui composent le visage d'un homme médiéval qui se laisse caractériser (et non réduire) comme pénitent et comme « voyageur sur la terre ».

Il y a les moines et les monastères, préoccupés par la spiritualité et la culture, qui font progressivement partie de l'expérience commune des habitants de l'Europe ; le guerrier et le chevalier qui, à partir du dixième siècle, vivent dans un monde dur et dangereux (pillages et invasions diverses). Le travail des champs et son auteur principal, le paysan, ne renvoient pas une image univoque et romantique : la culture est rude et diversifiée, les saisons exigeantes, le stockage difficile, les droits limités et mouvants. Le citadin, il



existe bel et bien deux siècles après l'an mille et dépend souvent des aléas de l'économie. Il y a aussi *l'intellectuel*, terme qui désigne non pas une catégorie de personnes comme aujourd'hui mais plutôt une qualité, celle d'un homme travaillant « avec la parole et l'esprit » ; son activité s'exerce rarement à l'écart des pouvoirs religieux et civils, même dans les périodes où ceux-ci ne sont pas liés. Le romantisme a souvent opposé l'artiste médiatique et vaniteux d'aujourd'hui à l'artisan modeste et anonyme du Moyen Âge. Mais ce tableau ne correspond pas à grand chose et l'artiste médiéval est actif, mobile et souvent très organisé. Entre le XI^e et le XV^e siècle, les marchands s'imposent et prennent conscience de former un groupe spécifique.

Il faudrait aussi évoquer la femme, fortement définie par son corps, et les « deux incarnations opposées de l'homme médiéval » : le saint et le marginal (l'exilé, très souvent), qui sont rejetés à l'extérieur de la communauté. Mais mieux vaut laisser le lecteur découvrir ces réalités et jouir de la richesse du détail.

Martial Bouchard

Arianna, sans jamais le rompre, suit et tend le fil de son itinéraire de Minotaure, procès de femme à un artiste muflé. Car, Picasso, sans en démordre, joue, dramatiquement, l'ogre, le père cannibale, l'amant machiste, totalitaire envers (... et contre) tous. Le monde ne s'ordonne, et ne doit s'ordonner, qu'autour de lui, afin de lui procurer l'immortalité, afin d'assassiner la mort. La mort de Pablo Ruiz Picasso ! Qu'il ne déjouera pas (à sa manière), lui qui sera enterré « comme une étoile au fond d'un trou ».

Sur les plateaux d'*Apostrophes*, Arianna Stassinopoulos Huffington, (physique de Dalida, cheveux laqués, français approximatif, historienne de l'ère Dukakis, donc éphémère), risqua la dévoration précédée d'une lapidation pour la forme, confrontée qu'elle fut avec une ex-amante qui ne tarissait pas de bons souvenirs. On en retiendra qu'il n'est jamais facile d'interroger la matière d'un lieu commun et d'essayer de départager les responsabilités de couples sado-masochistes, encore moins de clarifier la règle du harem.

Quelle bite, ce Picasso !

Jean Lefebvre

PICASSO
 Arianna Stassinopoulos
 Huffington
 Stock, 1989 ; 29,95 \$

Devenu lieu commun, Picasso, c'est la touche de couleur folle, barbare, qui rehausse et démentit nos « chagrins d'asphalte » et nos systèmes clos. Picasso, ce serait aussi ce petit homme impératif qui vécut de brouets, de maisons inachevées, de minables économies sur des tas d'or dont il n'avait que faire, qui se nourrissait de femmes fascinées, de femmes rompues, et, paradoxe suprême, dont l'ego fut applaudi jusque dans les sphères océaniques d'un parti communiste qui se croyait alors « démocratique, ouvrier et populaire ». Pour peu, sa colombe nous montrait « le poing » de la paix !

LE LIVRE DES ŒUVRES DIVINES — (VISIONS)
 HILDEGARDE DE BINGEN
 Albin Michel, 1989 ; 10,95 \$

Hildegard de Bingen, sainte Hildegard, est contemporaine de Bernard de Clairvaux. Son importance dans le monde médiéval germanique a été considérable, autant d'ailleurs que celle du cistercien, grand précheur de croisades devant l'Éternel.

Sa naissance en 1098 précède de peu un événement célèbre : la prise de Jérusalem par les croisés (1099). Les temps sont agités par de titanesques querelles entre la papauté et l'Empire romain germanique. La société civile connaît soubresauts et mutations.

En 1136, Hildegard devient abbesse et, peu après, fonde la communauté de Bingen sur le Rhin. C'est là qu'elle entreprend la rédaction d'une formidable œuvre visionnaire, dont une petite partie est, pour la première fois, traduite du latin et présentée au

public de langue française.

De l'aveu du traducteur, il s'agit, à plus d'un titre, d'une gageure, car, s'il a dû surmonter les difficultés techniques inhérentes à un texte du XII^e siècle, il lui a fallu, en outre, scruter les conditions mentales et intellectuelles qui prévalaient alors.

Au lecteur non médiéviste, la traduction du *Livre des œuvres divines*, permet d'accéder à un grand texte poétique mystique, et symbolique, mais également de faire connaissance avec une femme exceptionnelle en un siècle non moins troublé que le nôtre.

Patrice Remia

**BERTHE MORISOT ;
UNE BIOGRAPHIE**
Anne Higonnet
Adam Biro, 1989 ; 39,95 \$

Peu de gens connaissent la véritable identité du modèle favori d'Édouard Manet, celle dont le maître a sacralisé la beauté et les états d'âme tout au long de sa carrière et plus spécialement dans son célèbre tableau « Le balcon ». Cette dame aux yeux sombres et pensifs, à la fois belle et cérébrale et dont l'expression trahit plus l'inquiétude métaphysique que la coquetterie des bourgeoises du XIX^e siècle, se nomme Berthe Morisot. Elle est l'amie et la belle-sœur du peintre, certes, mais plus encore elle est un génie créateur, une théoricienne de l'art, fondatrice et animatrice du mouvement impressionniste.

Anne Higonnet, spécialiste de l'art du XIX^e siècle, a eu l'heureuse initiative de lui consacrer une biographie qui nous transporte dans le décor de ce Paris fin de siècle où gravite autour de Berthe Morisot tout une colonie de peintre, d'écrivains, de critiques et de propriétaires de galeries illustres. Il nous y est raconté avec force détails la destinée et la réussite intellectuelle de l'enfant prodige qui eut, entre autres chances, celle de naître dans un milieu bourgeois et aisé, de bénéficier du support inconditionnel des siens et par-dessus tout celui du mari idéal, Eugène Manet, toujours prêt à l'admirer et à l'aider dans ses entreprises. Berthe Morisot sut être une peintre professionnelle tout en ayant une vie heureuse, à cette époque où, explique



longuement l'auteure, les rôles de potiche et d'épouse étaient les seules occupations admises pour une femme de la bonne société, à cette époque où il était interdit aux femmes de suivre les cours de l'Académie, encore moins d'en recevoir les honneurs. Rappelons qu'on ne trouvait alors au Louvre aucun tableau peint par une femme...

À lire donc, si vous cherchez un modèle... Quant aux esthètes, s'ils pensaient percer le mystère des yeux impénétrables de Berthe à travers les 40 illustrations qui accompagnent sa biographie, peine perdue, elles sont toutes, ironie du sort, en noir et blanc !

Dominique Paupardin

ANARCHIE, ÉTAT ET UTOPIE
Robert Nozick
PUF, 1988, 63,95 \$

Le rythme auquel paraissent en français les traductions d'ouvrages contemporains de réflexion politique qui sont déjà des classiques dans le monde anglo-saxon est effarant. Il aura fallu seize ans pour lire dans notre langue *Théorie de la justice* de John Rawls (Seuil), et quatorze pour celui de Nozick. C'est peut-être une question de droits élevés de traduction. C'en est peut-être aussi une de curiosité. Traducteurs d'ici : à vos tables !

Nozick donc. Dans cet essai provocant et intelligent, les thèmes classiques de l'autorisation et de l'obligation, du commandement et de l'obéissance sont réinvestis à l'intérieur d'une analyse qui s'inspire de l'anarchisme libertaire. Le point de départ est la théorie libérale du contrat de Locke. On ne manquera cependant pas d'observer une fois de plus que

le bon sauvage de Rousseau n'est pas loin, même si sa vie comporte un minimum d'organisation.

« Mon point de départ, écrit en effet Nozick, étant une défense vigoureuse des droits de l'individu, je prends au sérieux l'idée anarchiste que voici : en gardant le monopole de l'usage de la force et en protégeant tous les ressortissants qui peuplent son territoire, l'État empiète nécessairement sur les droits de l'individu et, à ce titre, il est intrinsèquement immoral. » Dit autrement : « un État minimal, qui se limite à des fonctions étroites de protection contre la force, le vol, la fraude, à l'application des contrats, et ainsi de suite, est justifié ; tout État un tant soit peu plus étendu enfreindra les droits des personnes libres de refuser d'accomplir certaines choses, et il n'est donc pas justifié ; enfin, l'État minimal est aussi vivifiant que juste ».

Pour être des plus claires, la thèse fondamentale n'en reste pas moins problématique. Car se portant de la sorte à la défense des droits individuels, Nozick fait peu de cas d'éventuels droits collectifs. On le voit tout spécialement lorsqu'en développant ses thèses il entre en discussion avec John Rawls et sa *Théorie de la justice*. (On rappellera que Rawls développe une théorie de la justice distributive, liée à un État fondé sur une sorte de contrat social par des individus raisonnables placés sous un voile d'ignorance quant à leur future position sociale.)

Nozick attaque cette justice distributive en affirmant pour l'essentiel qu'elle est inutile et pernicieuse. Au centre de la discussion : la liberté.

Prendre à certains pour donner à d'autres, si généreuse l'intention soit-elle, équivaut pour l'institution à se rendre propriétaire en partie des personnes et des résultats de leur activité. On contraint des citoyens à en aider d'autres, ce qui est une transgression de leurs libertés fondamentales. Nozick postule sans véritablement le démontrer que la vie commune moins contraignante est susceptible de remplacer valablement la justice distributive institutionnalisée. Par ailleurs, pensons à une incontournable réalité comme le génocide : sur la seule base des droits

individuels, est-on en mesure de défendre un peuple menacé de mort en tant que peuple ?

Mais quoi qu'il en soit de ces points controversés, l'ouvrage est salutaire, en ce qu'il ne considère pas paresseusement que nos États vont de soi, ce qui, on en conviendra, nous serait utile pour en repenser certaines modalités, en particulier la bureaucratie qui s'intéresse tant à nos vies privées. Si l'État minimal est à la limite une utopie pour cause d'optimisme anthropologique, l'État ramifié est un mal concret et actuel. Dans ce contexte, il faut reconnaître que la réflexion anarchiste, en raison même de sa radicalité, sera toujours un rempart contre les prétentions outrancières de l'État.

Martial Bouchard

IDÉES VÉCUES
Albert Jacquard
Flammarion, 1989 ; 22,50 \$

On indique : avec la participation d'Hélène Amblard. Probable qu'il s'agit d'un livre difficile à écrire même s'il s'attache à raconter une vie assez banale, les méandres d'une vie normale, comment un jeune homme issu de Polytechnique (l'X), planqué à la Seita, régie française des tabacs, en vint à se spécialiser dans la génétique des populations et à découvrir le nécessaire engagement humain. Ce sont là des histoires dont il est ardu de faire le découpage puisque, à moins d'une extrême assurance, dans une autobiographie, on ne sait trop quoi retenir de soi. Mais la nécessaire réécriture ne vire pas à l'entrevue. Tous les chapitres gardent l'empreinte d'une vue personnelle. L'habileuse n'a qu'écarté ce qu'il y aurait eu de superflu.

Ce n'est pas un livre passionnant. Tout au plus une honnête présentation d'un homme que l'aura de son magistère aurait pu autoriser à se surdimensionner et qui s'entête à se décrire à hauteur d'homme, sans vanité. Tant pis pour le culte des héros ! C'est pourtant un inestimable bouquin en cela qu'il nous précise justement que les choses extraordinaires nous viennent le plus souvent de la dévotion d'hommes ordinaires, appliqués studieusement à élargir les portes du savoir.

Jean Lefebvre